

Les Vaudois à la frontière en 1870

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **52 (1914)**

Heft 36

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-210654>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LES VAUDOIS A LA FRONTIÈRE

EN 1870

A LA nouvelle de la déclaration de guerre de la France à la Prusse, la Confédération mit sur pied environ 35,000 hommes pour défendre ses frontières. C'était le 16 juillet 1870. Le 19, le bataillon vaudois 50 partait d'Yverdon pour le Jura bernois. Des lettres écrites par un fusilier et adressées au *Nouvelliste* contiennent nombre de renseignements sur la vie des troupes aux postes d'occupation. De deux d'entre elles nous extrayons ce qui suit :

Courfaivre, jeudi 21 juillet 1870.

Sans doute vous et vos lecteurs ouvrirez de grands yeux devant ce nom inconnu. Sachez que le village de Courfaivre est à vingt minutes de Courtetelle et à demi-lieu de Bassecourt. Le tout se trouve dans le district de Delémont (prononcez D'lèèèmont). Le bataillon 50 est arrivé ici hier au soir à 5 heures, étant parti le matin de Tavannes et la veille de Bienne.

Savez-vous que c'est un beau pays que le Jura bernois. Messieurs les officiers l'admiraient tout à leur aise, mais le pauvre pioupiau, courbé sous le sac, soupirait après une fontaine en essuyant les ruisseaux de sueur qu'un soleil généreux faisait couler à flots sur ses membres endoloris.

Vous vous attendez peut-être à ce que je vous donne des nouvelles de la guerre. Hélas ! nous ne savons rien, mais moins que rien. Hier, à notre arrivée, mon premier soin fut de demander un journal. On m'apporta en grande pompe *Le Jura*, qui possédait un supplément annonçant que les relations diplomatiques étaient rompues entre la France et la Prusse. C'était ce qu'on avait de plus frais. Depuis Yverdon, où nous avons couché lundi, ou plutôt depuis Lausanne, nous sommes complètement séparés du monde.

D'Yverdon à Bienne, une chaleur étouffante, des wagons fermés, pas une chope à l'horizon. De Bienne à Tavannes, un pays magnifique, et des gens très affables, mais jouissant d'un accent qui fait dire à nos paysans de Montreux que dans ce pays-là on ne parle pas bien le français. Il faut avouer que nous ne sommes pas habitués à ces terminaisons longues qui donnent à la conversation un ton plaintif et en même temps très doux. C'est un véritable chant, mais assez monotone.

Ce qui frappe surtout nos Vaudois, c'est le prix du vin : payer 80 centimes une bouteille de maigre La Côte leur paraît dur. Cependant ils s'y font. Jusqu'à présent, l'eau-de-vie a été peu fêtée, ce qui paraît extraordinaire aux gens du pays. Lorsqu'on arrive au logement, on n'offre jamais de vin, mais du kirsch ou de l'eau-de-vie. On cite même notre sapeur, qui, hier soir, n'a trouvé pour son souper qu'une bouteille d'eau-de-vie et une miche de pain. Il s'est plaint au capitaine et, voyant que celui-ci avait quelque doute, il lui a proposé de souper ensemble.

Les habitants sont excessivement hospitaliers ; ils sont pauvres, mais ils se font un plaisir de donner tout ce qu'ils ont. Le menu se compose d'ordinaire de lard, de *schnetze*, de salade et de pommes de terre.

Ce matin, nous avons eu une grande inspection de notre colonel de brigade, M. A. de Ginggins, puis le bataillon, rangé dans une prairie, a défilé devant son chef en le regardant, suivant les instructions qui nous ont été données, d'un air à la fois « respectueux et digne ».

C'est seulement maintenant que la campagne commence. Nous n'avons encore vu que des préliminaires. Mardi, le bruit courait que les Prussiens étaient entrés à Schaffhouse ; le soir, personne n'en parlait plus. Hier, on nous a presque annoncé que nous nous dirigerions sur Bâle. De vagues rumeurs nous font croire qu'un général en chef de l'armée fédérale a été nommé. Nous ne savons rien de plus. Cependant,

nous vivons fort bien loin du monde et de ses pompes ; nous aspirons au bivouac et nous respirons l'air des champs. C'est du moins ce que je vais faire en attendant le prochain appel, qui, du reste, ne tardera guère. Soyez tranquilles, ici on se prend au sérieux.

Porrentruy, vendredi 29 juillet 1870.

Au milieu des pleurs de regrets des habitants de Courfaivre, au milieu des cris d'enthousiasme des bourgeois de Porrentruy, le 50^e s'est remué. Soyez-en sûr, jeudi matin, bien des petits cœurs ont tressailli, bien des jolis yeux auront versé des larmes. La veille, le bruit courait que nous serions remplacés par le 70^e. J'étais à la fontaine lorsque j'appris la nouvelle ; me tournant vers quelques jeunes lavandières du petit bassin, je leur annonçai notre départ. « Non, non, s'écrièrent-elles, nous n'en voulons point d'autres ! — Mais ce seront des Vaudois. — Sont-ils aussi gentils que vous ? » Monsieur le rédacteur, j'ai toujours été modeste, ou du moins désiré l'être, ainsi je prends cette exclamation comme tout à fait générale. A ce qu'il paraît, il y a des militaires vaudois qui ont été trouvés gentils par les filles de Courfaivre. Le fait est que la grande séparation a eu lieu mercredi matin, le bataillon se dirigeait sur Porrentruy. La colonne s'élevait, s'élevait, l'air devenait plus vif, les chênes plus rares et les sapins plus serrés. Enfin, il n'y eut plus qu'une terre jaunâtre, semée de blocs gris, puis quelques maigres sapins, la nature se négligeait. Tout à coup, au détour de la route, un cri universel s'éleva : une pinte ! Hélas ! il y avait une sentinelle devant la porte. La halte était plus loin. Chaque détour nous ménageait une surprise ; derrière un buisson, que voyons-nous ? Une chèvre, d'abord, puis la Vierge des montagnes en personne, une charmante enfant, blonde, rose, de toutes les couleurs. Elle était mignonne ; elle rougissait, miraudait, riait, fuyait et revenait, tant et si bien que tout le bataillon put lui jeter un hurrah de bienvenue.

Je ne vous parlerai pas des hameaux plus ou moins *cosus* (ça fait tant de bien de parler vaudois à Porrentruy) que nous avons trouvés sur la route. Enfin, à 5 heures du soir, nous sommes arrivés à Porrentruy. Tout le monde était content, sauf les docteurs, qui se plaignaient de n'avoir rien à faire. Ils en sont encore à mendier une ampoule, un cor au pied, un rien ; hélas ! il n'y a rien. Tout le monde est fait à la fatigue ; nous marchons sans nous en apercevoir, chacun chante ou crie selon ses facultés, et personne n'en va plus mal.

Savez-vous une chose, c'est que Porrentruy est admirablement partagé sous le rapport du sexe faible. Nos Vaudois roulent leurs yeux, ils font des efforts surhumains, mais je crois que c'est en vain : on est ici trop catholique et l'on nous sait trop protestants, mais peu réformés.

Demain, nous partons pour la frontière, la vraie cette fois. Nous aurons probablement des exercices de tir pour nous débarrasser des car touches qui arrachent nos ceinturons.

Accompagnement. — Un ex-ténor, réduit à vagabonder faute de savoir faire autre chose, cueilli par la police dans une raffe, est conduit au poste.

— Triste retour des choses d'ici-bas, murmure-t-il ; jadis, on m'accompagnait au piano, aujourd'hui, on m'accompagne au violon !

Des îles inconnues. — Charlot a une excellente mémoire et apprend en estropiant les mots, sa géographie. Vous allez en juger par vous-mêmes. Nous en sommes aux îles de l'Europe.

— Nomme-moi, Charlot, trois grandes îles de la Méditerranée ?

— La Cécile, l'Ecorce et la Sardine.

A LA GUERRE, COMME A LA GUERRE

PERSONNE ne sait où sont nos soldats, sinon les populations qui leur donnent asile.

Encore celles-ci ne savent-elles que ce qu'elles voient dans leurs villes et villages respectifs ; elles ignorent tout de ce qui est à côté.

La discipline militaire et le salut du pays exigent cette ignorance.

Mais des femmes ont tout de même vu leur mari et des enfants, leur père, dont ils étaient depuis un mois cruellement séparés.

La discipline militaire n'y a rien perdu de son prestige, et la patrie est encore là, intacte.

On se trouve toujours, quand on s'aime. Du reste, le secret officiel a été bien gardé. Qui donc songerait à le trahir ?

Une jeune dame ne put — ni ne voulut, d'ailleurs — résister aux sollicitations de son mari, officier d'infanterie, languissant de la revoir, ainsi que son enfant, un gentil petit frisé qui a déjà le culte de l'épaulette, en dépit de la guerre, qu'il ignore, le bienheureux.

On prend rendez-vous à la gare la plus voisine du cantonnement. Et, de part et d'autre, on se réjouit d'avance du plaisir de la rencontre.

A la gare, la maman descend avec son fils. Papa n'est pas au saut du wagon. Comment se fait-il ? Regards à droite, regards à gauche. Rien... toujours rien.

Mais un officier est là, un capitaine-aumônier, qui, lui aussi, semble chercher quelqu'un.

Soudain, il s'avance et, très aimablement :

— C'est Madame... ?

— Oui, Monsieur. Je cherche mon mari qui devait m'attendre à ce train.

L'aumônier, malicieusement, prend un air de circonstance qui glace d'effroi la voyageuse :

— Madame, j'ai le profond regret de vous informer que votre mari...

— Quoi donc ! Monsieur, quel lui est-il arrivé ? Dites vite, je vous en supplie...

— Votre mari, Madame, a été... au dernier moment... commandé pour la garde... Il ne sera libre, hélas... qu'à onze heures, ce soir.

— Ah ! bon. Alors, tout n'est pas perdu. Ouff ! Je respire.

Et le capitaine, et Madame... de partir d'un bon éclat de rire. Et le petit frisé rit aussi ; il rit de les voir rire. Les mioches aiment ça.

— Si vous permettez, Madame, je vous accompagnerai quelques pas pour vous mettre sur le chemin.

— Trop aimable, Monsieur. Il y a loin d'ici au logement de mon mari ?

— Une forte demi-heure.

On arrive à une bifurcation.

— Eh bien, Madame, vous prenez ici, à droite ; impossible de vous tromper. Allons, bien du plaisir. Va-t-il être content de votre visite, ce cher mari !

— Et moi aussi, Monsieur, je vous assure ! Pensez donc qu'il y a un mois que nous ne nous sommes vus.

Quart d'heure après, Madame... rejoint sur la route la poste de campagne. A sa vue, un soldat se détache du groupe et, la main à sa casquette :

— C'est Madame... ?

— Oui, Monsieur.

— C'est que je dois vous dire que monsieur votre mari est de garde ce soir ; il ne sera libre qu'à onze heures.

— Je le sais, Monsieur.

— Ah ! !...

— Merci, tout de même.

— Y a pas de quoi, Madame.
